

on assujettit dans les comédies les âmes qu'on appelle grandes. Ces doux et invincibles penchants de l'inclination, ainsi qu'on les représente, c'est ce qu'on veut faire sentir et ce qu'on veut rendre aimable; c'est-à-dire qu'on veut rendre aimable une servitude qui est l'effet du péché, qui porte au péché; et on flatte une passion qu'on ne peut mettre sous le joug que par des combats qui font gémir les fidèles, même au milieu des remèdes.

Qui saurait connaître ce que c'est en l'homme qu'un certain fonds de joie sensuelle, et je ne sais quelle disposition inquiète et vague au plaisir des sens, qui ne tend à rien et qui tend à tout, connaîtrait la source secrète des plus grands péchés. C'est ce que sentait St. Augustin au commencement de sa jeunesse emportée, lorsqu'il disait: "Je n'aimais pas encore; mais j'aimais à aimer: il cherchait, continuait-il, quelque piège où il prit et où il fut pris; et il trouvait ennuyeuse et insupportable une vie où il n'y eût point de ces lacets. Tout en est semé dans le monde: il fut pris selon son souhait, et c'est alors qu'il fut enivré du plaisir de la comédie, où il trouvait l'image de ses misères, l'amour et la nourriture de son feu." Son exemple et sa doctrine nous apprennent à quoi est propre la comédie; combien elle sert à entretenir ces secrètes dispositions du cœur humain, soit qu'il ait déjà emporté l'amour sensuel, soit que ce mauvais fruit ne soit pas encore éclos. Le spectacle saisit les yeux; les tendres discours, les chants passionnés pénètrent le cœur, par les oreilles. Quelquefois la corruption vient à grands flots, quelquefois elle s'insinue comme goutte à goutte; à la fin on n'en est pas moins submergé. On a le mal dans le sang et dans les entrailles avant qu'il éclate par la fièvre.

On avait prétendu que des honnêtes gens allaient à la comédie et n'en recevaient aucune mauvaise impression, suivant leur avis. C'est pour ceux-là que Bossuet ajoute: "Si l'on ne connaît de maux aux hommes que ceux qu'ils sentent et qu'ils confessent, on est trop mauvais médecin de leurs maladies. Dans les âmes, comme dans le corps, il y en a qu'on ne sent pas encore, parce qu'elles ne sont pas déclarées; et d'autres qu'on ne sent plus, parce qu'elles ont tourné en habitude, ou bien qu'elles sont extrêmes, et tiennent déjà quelque chose de la mort, où l'on ne sent rien. Lorsqu'on blâme les comédies comme dangereuses, les gens du monde disent tous les jours qu'ils ne sentent point ce danger. Poussez les un peu plus avant, ils vous en diront autant des nudités; et non seulement de celles des tableaux, mais encore de celles des personnes. Ils insultent aux prédicateurs qui en reprennent les femmes, jusqu'à dire que les dévots se confessent eux-mêmes par là et trop faibles et trop sensibles: pour eux, disent-ils, ils ne sentent rien, et je les en croie sur leurs paroles. Ils n'ont garde, tout gâtés qu'ils sont, d'apercevoir qu'ils se gâtent, ni de sentir le poids de l'eau, quand ils en ont par dessus la tête; et pour parler aussi à ceux qui commencent, on ne sent le cours d'une rivière que lorsqu'on s'y oppose; si on s'y laisse entraîner, on ne sent rien, si ce n'est peut-être un mouvement assez doux d'abord, où vous-êtes porté sans peine; et vous ne sentez bien le mal qu'il vous fait que tôt après, quand vous vous noyez. N'en croyons donc pas les hommes sur leurs maux ni sur leurs dangers, que leur

corruption, que l'erreur de leur imagination blessée, que leur amour-propre leur cachent.

On avait osé comparer les dangers de la comédie à ceux qu'on ne peut éviter dans le monde. On ne peut, avait-on dit, faire un pas, lire un livre, entrer dans une église, enfin vivre dans le monde, sans rencontrer mille choses capables d'exciter les passions. Sans doute, reprend Bossuet, la conséquence est fort bonne: tout est plein d'inévitables dangers, donc il en faut augmenter le nombre. Toutes les créatures sont un piège et une tentation à l'homme (1); donc il est permis d'inventer de nouvelles tentations et de nouveaux pièges pour prendre les âmes. Il y a de mauvaises conversations, qu'on ne peut, comme dit St. Paul, *éviter sans sortir du monde*: il n'y a donc point de péché de chercher volontairement de mauvaises conversations, et cet apôtre se sera trompé, en nous faisant craindre que les *mauvais entretiens ne corrompent les bonnes mœurs* (I. cor.) Voilà votre conséquence. Tous les objets qui se présentent, à vos yeux peuvent exciter vos passions, donc on peut se préparer des objets exquis et recherchés avec soin, pour les exciter et les rendre plus agréables en les déguisant: on peut conseiller de tels périls; et les comédies, qui en sont d'autant plus remplies qu'elles sont mieux composées et mieux jouées, ne doivent pas être mises parmi ces *mauvais entretiens par lesquels les bonnes mœurs sont corrompues*? Dites plutôt, qui que vous soyez: il y a tant dans le monde d'inévitables périls; donc il ne les faut pas multiplier. Dieu nous aide dans les tentations qui nous arrivent par nécessité, mais il abandonne aisément ceux qui les recherchent par choix: et *celui qui aime le péril* (il ne dit pas celui qui y est par nécessité,) mais, *celui qui l'aime et qui le cherche y périra*.

Enfin Bossuet arrive à l'examen des sentiments des Pères, surtout de St. Thomas et de St. Antoine, sur le théâtre: il a tout vu, tout examiné, tout pesé; il cite, il compare, il rapporte les expressions, et il ne trouve pas ce partage dont avait parlé Molière. On voit que Bossuet, qui avait lu l'impertinente préface de Tartufe, veut y répondre en même temps qu'au P. Caffaro; et sa logique impitoyable, servie par une science à laquelle rien n'échappe, ne laisse subsister aucune objection: il réduit également au néant les sophismes du P. Caffaro et ceux du comédien et de ses amis. Il leur enlève le prince des philosophes, Platon, et ne leur laisse Aristote que fort ébréché, comme dit Ls. Veuillet.

J'ai déjà fait de longues citations de Bossuet, et cependant je n'ai pas fini: dans un prochain No. j'en ferai encore.

En attendant, rappelons-nous que la discussion sur le théâtre est loin d'être oiseuse. Ce n'est rien moins qu'un combat, dont l'anjou, dit Ls. Veuillet, est d'âmes humaines.

Rousseau, dans sa lettre à Dalember sur les spectacles, raisonne comme Bossuet, mais ce serait une irrévérence d'ajouter à l'autorité de l'évêque de Maux celle du citoyen de Genève. Une chose cependant parle encore plus haut que Bossuet, c'est le théâtre lui-même, avec les perfectionnements qu'on lui donne de